

LE MIRABEAU

ABONNEMENT

payable anticipativement:

Belgique, un an, fr. 4—

» six mois, » 2—

pour l'étranger, le port en sus.

ORGANE DES SECTIONS WALLONNES

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Rédaction : Mont du Moulin, 16.— Administration : rue Neuve, 3, Hodimont-Verviers.

NOUS VOULONS EXERCER NOS DROITS.

Annonces, 10 cen. la ligne.
Réclames, 20 id.

Une réduction de 50 p. c.
sera accordée à nos abonnés
d'un an ainsi qu'aux sociétés
de Libre-Pensée et de Secours
mutuels.

AVIS.

Les personnes qui prendront un abonnement d'un an au journal LE MIRABEAU, le recevront gratuitement jusqu'au 1^{er} Janvier 1880.

LE MIRABEAU commencera très-prochainement la publication en feuilleton de LA RELIGIEUSE DE DIDEROT.

L'abonnement est payable par anticipation.

Programme des Socialistes Polonais.

—o—

Les acquisitions politiques, économiques et sociales sont le résultat des efforts séculaires de tous les membres de la société. Elles devraient donc, par cela même, être au profit de tous. Mais il n'en est pas ainsi. Une très petite minorité, détenant actuellement les instruments de travail, c'est à dire le capital, est seule à profiter des institutions. Elle en use pour elle seule.

L'expression de ces rapports entre la minorité détenant le capital et la majorité donnant son travail, est le salariat, c'est à dire le travailleur transformé en marchandise.

L'ouvrier réduit à la condition de marchandise, voilà la nouvelle forme du servage et de l'exploitation. Vendant son travail suivant les lois générales de l'échange, il est obligé de le subir : il donne son produit au capitaliste, et le salaire qu'il reçoit de lui se règle sur les prix du marché, c'est à dire qu'il dépend du nombre des travailleurs et de la somme strictement nécessaire pour subvenir aux besoins de la vie.

Toutes les institutions de l'Etat et de la Société moderne ont pour base le salariat. Ce que l'on nomme la « liberté individuelle » et cette théorie si vantée du *self-help* se réduisent à la lutte de tous contre tous, lutte d'où le capitaliste sort vainqueur, armé, comme il l'est, de tous les moyens de combat. Quant aux travailleurs privés des engins de production, réduits au rôle de salarié, ils perdent toute indépendance et subissent la loi du maître dans toutes les manifestations de leur vie individuelle et sociale.

Cet état de choses devait logiquement provoquer dans la classe ouvrière de toutes les sociétés civilisées, une action tendant à faire profiter des institutions sociales tous les membres de la société sans exception.

C'est ainsi qu'à la théorie capitaliste de la possession des instruments de travail et de la distribution des produits, s'est opposée la théorie socialiste, dont les principes sont, à l'heure qu'il est, reconnus et acceptés de plus en plus par les travailleurs d'Europe et d'Amérique, qui aspirent à un changement fondamental des relations sociales actuelles au profit du travail, c'est à dire à la révolution sociale.

L'examen des conditions dans lesquelles se trouve aujourd'hui la Pologne nous a démontré que le triomphe des principes socialistes est indispensable au bonheur du peuple polonais ; la participation active à la lutte contre l'ordre social actuel est donc le devoir de tout polonais, qui met le sort de la grande majorité de son peuple au-dessus des intérêts de la minorité capitaliste et nobiliaire de notre pays.

Nous reconnaissons les principes suivants:

I. La société garantit à chaque être humain le développement intégral de sa personne.

II. Les instruments de travail doivent cesser d'appartenir aux individus et devenir la propriété de la collectivité des travailleurs, lesquels transformeront le travail salarié en travail collectif dans les associations des ouvriers de fabriques, des artisans et des agriculteurs.

III. Chaque individu a droit aux produits du travail collectif. Les limites de ce droit ne peuvent être déterminées que par les travailleurs, d'après les données précises de la science.

IV. L'égalité sociale est complète entre tous, sans distinction de sexe, de race, de nationalité.

V. La réalisation de ces idées doit être l'œuvre de tous les travailleurs, sans distinction du genre de travail et de nationalité. Il s'en suit que la révolution sociale ne peut être qu'universelle et internationale.

VI. Pour ces raisons nous désirons entrer en liaison fédérale avec les socialistes de toutes les nations.

VII. La réalisation de nos principes peut être accomplie uniquement par le peuple à l'aide d'une organisation populaire, consciente des droits et des intérêts du peuple.

VIII. Nos moyens d'action se trouveront toujours en accord parfait avec les principes que nous professons.

Les moyens qui peuvent aider au développement de notre parti sont les suivants :

1. L'organisation des forces du peuple.

2. La propagande orale et par écrit des principes du socialisme.

3. L'agitation, c'est à dire les démonstrations, les protestations, en un mot une lutte incessante, conforme à nos principes, contre l'ordre social actuel.

L'inefficacité de tous les moyens « légaux » étant reconnue, le programme ci-dessus ne peut être accompli qu'au moyen de la Révolution Sociale.

Le mal de la misère.

—o—

L'Italie est, depuis quelques mois, la proie d'une épidémie singulière. Une maladie, jusqu'alors ignorée, et dont même nous ne parlons en France que par oui-dire, n'en

connaissant pas bien les véritables symptômes, la *pellagra*, ravage les contrées où coule le Pô. D'ailleurs, le fléau ne cesse de s'étendre; ayant apparu d'abord dans le nord de la Péninsule, il gagne maintenant le centre, et là où il s'abat, c'est parfois le tiers ou la moitié de la population qui est atteint.

Au début, les plus illustres médecins, les doctes professeurs des Facultés de Pavie ou autres, — et l'on sait si les Facultés italiennes ont une réputation de haute science — s'évertuèrent à chercher la cause du mal.

Les explications ne manquèrent pas, quoiqu'aucune ne fut bien satisfaisante; les uns voyaient le fléau dans l'air, qui apportait, on ne sait d'où, des animacules, des corpuscules, en un mot quelque insecte pernicieux, au nom barbare, qui venait ensuite jeter le trouble dans l'organisme humain.

D'autres ne tardèrent pas à proclamer que l'épidémie se prenait par les aliments; il ne restait plus qu'à découvrir quel était l'aliment qui, renfermant une larve, un oïdium, un phyloxera quelconque, l'introduisait dans le corps de l'homme et y portait ainsi la mort.

Malheureusement, c'est ce qu'on ne découvrit pas; tous les aliments étaient reconnus parfaitement inoffensifs et pourtant les hommes continuaient de mourir.

Enfin, après avoir cherché de tous côtés, après avoir entassé dissertations sur analyses et inventé nombre de théories nouvelles, qui prêteraient certainement à rire si le sujet n'était pas si triste, quelques-uns de nos Hippocrates d'au delà des Alpes s'avisèrent — c'est par quoi ils auraient pu commencer — que la *pellagra* était tout simplement le résultat de la misère.

Par la privation de toute nourriture suffisamment substantielle, par l'usage exclusif de quelques aliments dépourvus d'azote et pris d'ailleurs en quantité dérisoire, s'est développé, chez ces misérables populations le germe de cette maladie nouvelle. Ce n'est point tel ou tel aliment qui donne la *pellagra* au prolétaire italien, c'est tout ce qu'il mange ou plutôt ce qu'il ne mange pas. Mourir de la *pellagra* est une manière déguisée de mourir de faim.

Comment! mourir de faim dans ces magnifiques contrées du nord et du centre de l'Italie, qui déroulent aux yeux du voyageur ébloui leurs richesses immenses et le panorama de leurs campagnes fertiles, admirablement cultivées? Mourir de faim dans un pays où il suffit de gratter la terre avec l'ongle pour la voir se couvrir de légumes et de fruits.

Pourquoi pas ? En France, ce n'est pas celui qui fait la soupe qui la mange, disait Blanqui. En Italie, ce n'est pas celui qui laboure le sol qui récoltera la moisson. La propriété terrienne y est entre les mains d'un petit nombre de grands propriétaires, louant de vastes exploitations agricoles à de gros fermiers, qui, à leur tour, dirigent le travail de toute une compagnie de manouvriers. Une poignée de riz, plus ou moins gâtée, paye la journée de ces malheureux, qui, sans parler de la *pellagra*, sont condamnés à mourir avant quarante ans par l'action des fièvres qui se dégagent de la putréfaction des rizières.

Le paysan italien jouit du bonheur — que connaît déjà l'ouvrier de l'industrie française — d'être soumis à la grande exploitation capitaliste. Le paysan français, au train dont vont les choses, ne tardera pas à goûter, lui aussi, toutes les douceurs de cette situation. La grande propriété se reconstitue en France, et bientôt, l'invention des machines agricoles venant accélérer cette transformation, le petit laboureur, qui vit aujourd'hui de son champ, sera obligé de le vendre au gros fermier et de lui louer ses bras en même temps. Alors nous reverrons le bon vieux temps, la misère dans les campagnes comme dans les villes, la peste, la *pellagra* et tout ce qui s'en suit.

A moins que Jacques Bonhomme, las d'être constamment tordu, n'ouvre enfin les yeux et ne prenne la ferme résolution de garder ce qu'il produit et de rester le maître chez lui, le maître de sa *commune*, le maître de son *outil* et le maître de son *champ*.

De Mal en Pis ?...

Dans les pièces diverses adressées à la Chambre des Représentants, nous trouvons, dans l'analyse de ces pièces, séance du 18, plusieurs pétitions émanant de particuliers et tendant à l'obtention de l'interdiction de l'entrée en Belgique, du bétail gras et maigre provenant de l'Amérique, ainsi que l'interdiction des salaisons de même provenance.

Indépendamment de ces demandes, qui paraissent déjà très-radicales, des agriculteurs de trente-sept communes différentes, auxquels il faut encore ajouter des cultivateurs de Wetteren (Flandre Orientale), sollicitent, les premiers, l'établissement d'un droit d'entrée sur tous les produits agricoles pénétrant en Belgique, et les seconds l'établissement d'un même droit sur les denrées et viandes de provenance étrangère.

Ces pièces ont été renvoyées à la commission compétente, c'est-à-dire à la commission de l'industrie et du commerce. Nous ignorons quel sera le sort que cette commission leur réserve, mais nous pouvons dire, pour notre part, qu'une taxe de droit d'entrée appliquée actuellement à ces matières serait pleine de vexations pour l'ouvrier et ne comporterait aucun avantage sérieux pour les intéressés.

A plus forte raison, l'interdiction du bétail et des salaisons serait-elle un mal ; car si le bétail étranger, comme les salaisons, est libre d'entrée en Belgique, c'est grâce à cette liberté que l'ouvrier, le dimanche au moins, peut parfois encore se procurer un petit morceau de viande à un prix moins élevé, tandis que si la concurrence n'existait pas, ou si le sol restait toujours aussi peu

scientifiquement cultivé que dans plusieurs des communes où il se trouve actuellement des pétitionnaires réclamant la protection, il ne pourrait plus s'en procurer. Il serait forcé, après s'en être abstenu pendant une semaine et pendant un long et quelquefois très-rude travail qui exige des bras moins faibles, un corps nourri plus confortablement, de s'en abstenir encore le dimanche, c'est-à-dire de n'y plus penser.

Actuellement déjà les salaires ne permettent plus, pour un certain nombre d'ouvriers, de se procurer le *petit morceau du dimanche* : ces ouvriers se contentent, ils sont même déjà très-heureux d'avoir pour le dimanche comme pour les autres jours de la semaine, un peu de lard d'Amérique sur leurs quelques pommes de terre ou tout au plus une tranche à l'épaule, non parce que cette tranche soit plus délicate, mais parce qu'elle a plus de volume et que chacun, dans la famille, a, comme nous le disons, « pour mettre sur une dent. »

Nous savons bien que notre santé court souvent de graves dangers sans que nous nous en apercevions ; mais notre peu de ressources, et surtout celle du moment, ne nous permet pas d'être bien difficile ni même trop sérieux inspecteur des matières communales accessibles à nos moyens d'existence ; nous devons nous procurer nos consommations au plus bas prix possible et les consommer comme elles sont. Cependant ceci n'est qu'une question d'hygiène facile à résoudre par les autorités compétentes, et à ce point de vue d'autres que nous et sans nous donner d'inquiétude ni d'embarras peuvent toujours s'en charger. Mais ce qui doit nous occuper, c'est ce qui guide nos paysans et quelques autres. Ce qui les pousse à la demande de cette mesure, c'est l'intérêt, leurs bourses, et cela sans s'inquiéter de nous, de la grande masse d'ouvriers de toutes sortes, même des ouvriers campagnards à leur service, dont les gains des uns et des autres sont trop dérisoires pour se procurer de la viande et du lard du pays.

Les pétitionnaires réclament un droit d'entrée. S'ils l'obtiennent, qui gagneraient-ils ? Rien du tout.

Les intermédiaires exploiteraient le prétexte là-bas pour acheter à concurrence ou à meilleur compte encore, et ici, en Belgique, par la même exploitation, par le même prétexte, les détaillants entasseraient de gros bénéfices à notre détriment, au dépens, peut-être par des fraudes, de notre santé et de notre bourse sans cependant que l'impôt fut moins considérable.

Le prix des viandes et des salaisons restant, vu la trop grande différence de prix existant aujourd'hui, toujours en dessous du prix des mêmes productions du pays, ces marchandises ne s'écouleraient pas moins et le regain du producteur belge deviendrait presque nul.

Cet effet serait d'autant mieux marqué que l'ouvrier, pour peu qu'il y ait différence de prix, est forcé de s'approvisionner au meilleur marché. (A suivre).

Italie.

Le *Movimento Sociale*, journal socialiste de Naples, a été frappé de quatre saisies successives, et son existence se trouve compromise. Ces saisies n'ont, en effet, d'autre

but, comme il le dit lui-même, que d'épuiser ses ressources.

Nous nous associons à son énergique protestation contre l'abus de pouvoir dont il est la victime, et nous envoyons à tous ses rédacteurs notre fraternel serrement de main.

Allemagne.

On annonce que, par suite de la stagnation des affaires et la pénurie des commandes, le prix de la main-d'œuvre ayant baissé et celui des denrées étant resté élevé depuis 1871, les ouvriers de Silésie (Prusse) sont exposés à mourir de faim. La famine commence à se faire sentir dans toute la contrée. Pendant ce temps, on se demande à quoi ont bien pu servir nos milliards ?... Et Bismarck rumine une nouvelle guerre !

Coups de Ciseaux et Réflexions.

Diable ! quel singulier titre entends-je dire, c'est vrai ; cependant, lorsqu'on aura connaissance des choses que nous nous proposons de traiter sous cette rubrique, cette exclamation — ou plutôt cet étonnement — n'aura pas sa raison d'être, de plus, elle tournera peut-être en approbation, c'est ce que nous désirons. En effet, notre but est celui-ci : extraire, par ci par là, dans les journaux ou revues, des articlets qui nous sembleront intéressants et de les faire suivre de nos réflexions.

Or, puisque nous coupons et commentons ensuite, nous croyons devoir intituler nos articles : COUPS DE CISEAUX ET RÉFLEXIONS. Ceci dit, pour guide du lecteur, prenons nos ciseaux d'une main et notre plume de l'autre et commençons.

LES DRAMES DE LA MISÈRE.

Gazette-Pétrus du 21 Novembre :

« Lundi vers trois heures, près du bureau des omnibus de la pointe St-Eustache, à Paris, une femme âgée d'environ 30 ans est tombée évanouie »

« Relevée par un agent de police et transportée, avec l'aide de quelques personnes dans une pharmacie, cette malheureuse a déclaré n'avoir pas mangé depuis trois jours. »

« Sa petite fille, âgée de trois ans, sanglotait près d'elle. »

C'est beau, n'est-ce pas ? O XIX^e siècle ! Siècle de bonheur et de prospérité ! Et dire qu'il y a des gens qui ont l'outrecuidance de prétendre que le peuple n'a jamais été si heureux qu'à présent. On le voit ; les femmes tombent mortes de faim sur le pavé des rues et les hommes traînent une vie plus dure que celle des forçats.

Oh ! Révolution que n'éclates-tu demain ! car, toi seule, mettra fin à ces iniquités !!!

Allons plus loin ; coupons dans le *Journal de Liège*. Voyons comment la classe ouvrière vit dans cette Cité, laquelle a été surnommée la *belle et la bonne* par notre machine Royale. Nous lisons, numéro du 23 Novembre :

« La police de notre ville a arrêté 52 individus sous prévention de mendicité et vagabondage. Ils ont été transférés au dépôt et à la frontière. »

52 individus arrêtés comme vagabonds et mendiants ! On ne dit pas sur combien de temps ; est-ce sur une semaine ? Nous le croyons. Pas beaucoup tout de même, hein ? Ce fait nous prouve surabondamment que la misère règne en maîtresse en notre ville.

Passons.

La Meuse publiait dernièrement un compte détaillé des objets composant le trousseau de la future reine d'Espagne. Parmi les nombreux manteaux et robes brodés d'or et d'argent, nous sommes stupéfait de voir figurer : « vingt-quatre douzaines de chemises. » (Vous avez bien lu 24 douzaines).

Mais dites donc, citoyen lecteur, ne trouvez-vous pas que ce luxe insolent est une provocation lancée à la misère, à la face de tous les travailleurs, qui, la plupart du temps, n'ont pas une chemise sur leur corps.

O ! Peuple ! paie les frais de la Noce de tes despotes et nourris-toi de racines comme le font les animaux féroces.

JÉSUITES ET MYSTÈRE !

Lecteur, tu as dû entendre parler des documents relatifs à l'échange de vues (photographiques, sans doute) entre le gouvernement belge et le Vatican.

L'honorable ministre des affaires étrangères — j'ai failli écrire étrangères — en a donné lecture, la semaine écoulée, à la Chambre de NOS représentants (?!?).

De ces documents, il résulte que le Pape désapprouve les évêques belges en ce qui concerne l'agitation que ces derniers ont faite à propos de la loi nouvelle sur l'enseignement primaire. C'est vraiment drôle, diras-tu lecteur, de voir les évêques en rébellion contre leur chef, leur Saint-Père en Jésus-Christ.

Nous aussi nous avons trouvé ça drôle et nous nous sommes écrié : Jéuitisme et Mystère ! Nous n'avions pas tort. En effet, voici ce que nous lisons dans la feuille à Monseigneur feu de Montpellier, évêque de Liège :

« A la seconde séance du congrès catholique de Lille, lecture a été donnée d'une lettre écrite de Rome par Mgr Monnier, où le Pape donne sa haute approbation à tout ce qui se fait en Belgique et en France pour les écoles. »

Qui des deux dit vrai ? Peu nous importe, nous nous fichons d'eux comme de Collin-Tampon ; mais ce qui nous fait hausser les épaules, c'est la comédie que Messieurs les représentants de la vingtième partie de la Nation jouent sur le dos de leurs mandants.

O ! doctrinarisme, que tu es digne de ton nom !!

VOL TERRIEN.

Dieu.

L'idée de Dieu s'évanouira sans retour lorsque l'ordre fondé par la foi et sur elle ne laissera plus de traces et que tous les maux du désordre en s'accumulant sur l'humanité l'auront forcée à reconnaître la raison et à s'y conformer.

Dieu est la dernière des idoles ; il tombera comme les dieux qui l'ont précédé.

On n'a pu soustraire à l'examen l'idée d'un

Dieu être qu'en la déclarant incompréhensible, ce qui voulait dire non seulement *je ne sais pas quoi*, mais encore il est impossible de savoir quoi. Chose étrange, c'est cette chose déclarée impossible à connaître que l'on a cependant affirmé connaître assez pour la proclamer la cause incompréhensible de toutes les choses.

UN ATHEË.

La morale c'est... la morale

Le tribunal correctionnel d'Apt vient de condamner à cinq mois de prison l'ancien sous préfet d'Apt M. Montagne, et l'ancien candidat du 16 Mai, M. Silvestre, pour fraudes électorales. Une instruction est ouverte sous la prévention de faux témoignages contre cinq témoins, notamment M. Duerest de Villeneuve ancien préfet de Vaucluse, décoré au lendemain du 14 Octobre 1877 par M. de Fourtou pour services exceptionnels !

C'est la morale en action, des gens qui devaient sauver la France avec l'aide du sacré cœur.

LE SCANDALE DE LA FÈRE.

Le vicaire formellement accusé par l'enfant violentée, A ÉTÉ ACQUITTÉ PAR LE TRIBUNAL DE LAON.

L'attitude audacieuse, provocante, théâtrale revêtue par l'inculpé, dit le COURRIER DE L'AISNE, pendant l'audience n'a pas peu contribué à persuader à l'opinion publique qu'elle avait devant elle un homme qui se sentait soutenu pour n'avoir rien à craindre de personne.

Les considérants du jugement sont les suivants :

Le tribunal.

Attendu que la déclaration de la jeune Dufeuille, seul témoin des actes imputés au prévenu ne présente pas des garanties suffisantes de sincérité ;

Attendu que les dépositions du prévenu devant le juge d'instruction ne constituent pas un aveu ;

Que par conséquent, des doutes existent dans l'esprit du tribunal, doutes qui doivent profiter à l'inculpé ;

Acquitte l'abbé Marbrier et le renvoie sans dépens.

Le procureur de la République de Laon s'est pourvu de ce jugement devant la cour d'Amiens.

Bordeaux.

Vendredi dernier, un enfant qui n'a pas encore dix ans, le nommé Douat, a été victime des mauvais traitements d'un lâche inquisiteur, le frère Bellion, frère-frappeur de l'école Saint-Bruno.

Ce bourreau à robe noire s'est servi, pour frapper l'enfant, d'un trousseau de clés. Et il ne faut pas croire que ce soit là le fait du hasard ; ce trousseau de clés, c'est la patolle du frère Bellion.

Quand je dis les clés, c'est à tort, car le cher frère ne se sert que d'une seule, la plus grosse du trousseau. L'enfant a eu les jambes et les flancs meurtris à tel point qu'il a dû s'aliter.

D'après les rapports du médecin, le conseil municipal s'est empressé d'ouvrir une enquête à ce sujet.

Après les Gens les Bêtes.

Un journal français annonce que l'on vend maintenant à Lourdes des reliques pour guérir les bestiaux. Après les gens les bêtes. Ste-Foy a bien ressuscité un mulet. N. D. de Lourdes aura jugé que de ceux qui vont l'adorer aux bêtes il n'y avait pas loin.

Dans un couvent, pensionnat de Bruxelles les bonnes sœurs défendent aux petites filles de prononcer le mot « homme. »

Elles sont forcées de dire un masculin. O Saint Plutarque de Gohissart bienheureux Germiny quel blasphème.

La *Deutsche Zeitung* cherche à nous expliquer ce que c'est qu'un miracle. La scène se passe dans une école de village.

L'inspecteur à un élève :

— Qu'est-ce qu'un miracle ?

L'ÉLÈVE. — Je ne sais pas.

— Si tout à coup le soleil brillait dans la nuit, que dirais-tu ?

Je dirais que c'est la lune.

— Mais si l'on te disait que c'est le soleil ? Comment appellerais-tu cela ?

— Un mensonge.

— Mais moi, je ne mens jamais. Or, suppose que ce soit moi qui te dise que c'est le soleil, que diras-tu ?

L'élève après avoir réfléchi :

— Je dirais que vous êtes en ribote.

— Une aventure grotesque — La scène représente la chapelle d'un couvent situé dans une localité des environs de Paris.

L'aumônier d'un pensionnat de demoiselles, dirigé par des sœurs, s'apprête à donner la communion.

Tenant le saint ciboire d'une main et l'hostie de l'autre, il va se diriger vers la sainte table, mais, efforts inutiles, ses jambes sont entravées par... le vêtement que les Anglais appellent *inexpressible*, et qui avait glissé sur ses pieds, qu'il tenait emprisonnés.

Deux bonnes sœurs, qui se sont aperçues de l'accident, n'hésitent pas à se lancer vers l'homme de Dieu, non moins confus qu'empêché, rajustent de leurs chastes mains, avec toute sorte de précautions, la malencontreuse culotte, et, pudiquement rougissantes vont reprendre leur place à la sainte table.

Il y a gros à parier que plus d'une jeune espiègle sourit sous son voile.

Une Évasion après la Commune

—O—

(SUITE.)

Je ne l'ai pas revu. Ne trouva-t-il pas mon ami au rendez-vous ? La personne qui devait l'abriter revint elle sur sa résolution ? Je l'ignore. Seulement, deux jours après, je lus dans les journaux qu'il avait été arrêté au quartier Latin, où sa figure était bien connue. Il est resté six ans à la Nouvelle-Calédonie, au bagne ! Au bagne pour trois ou quatre articles ; quand les bonapartistes qui ont livré la France à la Prusse ; quand les figuristes qui ont demandé et obtenu l'exécution en masse de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ; quand un Gallifet, qui faisait fusiller cent personnes uniquement parce qu'elles avaient vu juin 1848 ; quand les misérables gardiens, qui frappaient du pied dans le ventre les prisonnières enceintes ;

quand les faiseurs de coup d'Etat, qui peuvent suspendre pendant des mois la fortune de millions d'hommes; quand les usuriers, les spéculateurs véreux, les barons industriels, qui englobent l'épargne du pauvre ou s'engraissent de son travail, s'ébattent heureux, impudents, décorés, au sommet de la société française, qu'ils écrasent sur le pavé de ce Paris qu'ils ont ensanglanté! Dès son arrivée au bagne, Humbert fut enchaîné à un empoisonneur fameux. Un jour, il fut souffleté par un gardien, et, pour avoir osé se plaindre à l'administration, condamné, en outre, à quinze jours de cachot.

Le surlendemain du départ de Humbert, je crus prudent de déguerpir, le concierge commençant à donner des inquiétudes. On m'indiqua un ami qui tenait un hôtel dans la rue Lafayette. Il me reçut bien; mais, quatre heures après mon arrivée, il accourut me dire qu'on perquisitionnait dans l'hôtel voisin. Je fis mon paquet à la hâte et je descendais, quand, dans l'escalier, je rencontrai un ami qui venait me chercher. Absent de Paris depuis quelque temps, il y était revenu pour me sauver; à l'asile de la veille, on lui avait donné ma nouvelle adresse. Impossible d'arriver plus à propos. Il demeurait Chaussée Clignancourt et nous nous y rendîmes en voiture. Ce quartier, qui touche aux buttes Montmartre, était militairement occupé; la maison même de mon ami montrait sur sa façade des traces nombreuses de la lutte; rien n'était moins sûr qu'un pareil asile. Z... avait heureusement, au faubourg Saint-Antoine, un ami négociant en vins qui consentit, avec beaucoup de bonne grâce, à me garder, et le lendemain, il m'envoya à Vincennes, où se trouvait son entrepôt.

Pendant les quinze jours qui suivirent, un de mes amis, maire d'une ville du Midi, m'envoya un passeport en blanc pour l'intérieur, et Z... s'occupa de préparer à A..., sa ville natale, située dans le Nord, les moyens de franchir la frontière. Au jour convenu, je revins à Paris dans la voiture de mon négociant, et, la figure déguisée, j'embarquai sur le chemin de fer du Nord. Dans le wagon, en attendant le départ, je dépliai un journal, le *Bien public*, acheté à la gare. J'avais déjà lu que j'étais mort, puis prisonnier, enfin réfugié à Londres.

Un des amis de Z... nous attendait à la gare de A... Il possédait un petit canot à vapeur dont il se servait pour faire des voyages d'agrément sur les canaux qui, de A..., rejoignent l'Escaut. Le canot était prêt et des amis nous y attendaient. Partis le matin, à 6 heures, nous arrivions le soir à la frontière belge. J'étais sauvé.

FIN

Catéchisme du Prolétaire

—0—

1. Qui êtes-vous?

R. Je suis prolétaire, ou si vous l'aimez mieux ouvrier.

2. Qu'est-ce qu'un prolétaire.

R. Vivant au jour le jour, le prolétaire est l'homme qui n'a pas assez aujourd'hui et n'est pas sûr d'avoir quelque chose demain. Désolé dans cette société qui s'enrichit par son travail il n'a point de pain s'il n'a point de maître.

3. Vous êtes donc esclave, ayant un maître?

R. D'après l'acception ordinaire du mot non. Le prolétaire et l'esclave, pour vivre, dépendent l'un et l'autre d'un maître. Le prolétaire a la différence du nègre peut quitter librement le maître qui l'emploie, sauf à

mendier ou à voler s'il n'en trouve pas un autre qui puisse ou veuille l'occuper.

Le prolétaire et le nègre, en changeant de maître ne changent point de sort, l'un reste toujours esclave, l'autre toujours prolétaire quelque grandes que puissent être la bienveillance ou la philanthropie de ceux qu'ils servent.

Le nègre est l'esclave du planteur, le prolétaire est l'esclave du capital.

4. Comment expliquez-vous cet esclavage du prolétaire?

R. Pour le prolétaire, point de pain sans travail sans instruments de travail. Or dans l'organisation actuelle de la société les instruments de travail représentent par eux-mêmes, une valeur tout aussi inaccessible à l'ouvrier que le capital nécessaire pour les exploiter.

S'il existe encore aujourd'hui des instruments de travail dont l'acquisition est possible à l'ouvrier, les progrès de l'industrie, en substituant le travail des machines à la main d'œuvre de l'homme en feront bientôt justice.

(A CONTINUER.)

Association Internationale des Travailleurs.

—0—

Cercle d'Etudes et de Propagande Socialistes de Liège.

Tous les Lundis à 8 heures du soir, RÉUNION, au local, Café du Grand Cerf, rue Féronstrée, 64, Liège. Les membres sont priés de se munir de leur carte d'entrée aux séances.

H. O.

Cercle

LES COSMOPOLITAINS

Dimanche 30 Novembre 1879, à 6 heures précises du soir, chez Mme veuve Dreze, Café de Paris à Dison.

CONFÉRENCE PUBLIQUE

dans la salle au premier, par P. F. Sujet : *La Muse Populaire* (suite) après la Conférence, tombola de livres scientifiques, d'histoire et de philosophie. Les livres offerts pour cette tombola sont entièrement neufs.

Il sera perçu 10 centimes à l'entrée contre un numéro de la tombola, après le tirage de la tombola, soirée de chants démocratiques Pour la Commission :

Le Secrétaire,
SORQUET.

Le Président,
Jules REMACLE.

Hélas

Les Sirènes se sont enfuies
Et les taureaux en ont pleuré.

Nous avons reçu le journal la *Causerie du soir*, qui est bien comme il l'établit : Démocratie Pratique. Il ouvre un *Marché du Travail*, il se propose dans un but essentiellement humanitaire de venir en aide aux ouvriers en leur facilitant la recherche du travail. Il compulse pour atteindre ce but les demandes insérées dans tous les journaux, sans distinction des nuances politiques. Il espère que le concours de tous les organes de la Presse lui sera acquis.

L'abonnement pour toute la Belgique est de douze francs par an, le numéro 5 cent.

On s'abonne à Bruxelles, rue des Augustins, 7.

AVIS.

Les Tisserands des rues des Raines, Grandes Raines, Prés Javais, café de la Montagne et Sommeville qui désirent se former en groupe, peuvent s'adresser chez Henri Haray, rue Sècheval, 30, à Verviers.

J. ELIAS, libraire

RUE SPINTAY, 136.

Abonnements à tous les journaux de modes, journaux financiers etc.

Vente au N° des journaux et publications illustrées courantes.

SONT ÉGALEMENT EN VENTE :

Le Mirabeau, Le Rasoir, La Bombe, Le Révolté, La Trique.

Une superbe Phototypie, représentant un insurgé le fusil à la main, debout sur une barricade, à ses pieds sur un manteau d'hermine, est une couronne près d'un sceptre brisé que l'ouvrier indique du doigt avec ces fières paroles : « LA RAMASSE QUI L'OSE. »

Prix avec encadrement rouge 0,60
" " noir 0,50

—0—

LES CHANSONS DE KARL GRUN

Franc 1-50.

A l'occasion de la St-Barbe.

LE JEUDI 4 DÉCEMBRE.

Les Rationalistes de Jumet, organiseront chez Florent LOUVRIER à Jumet-Gohissart place de l'Eglise.

Un concert populaire avec le concours d'un artiste distingué de Bruxelles, PROSPÈRE VOGLER, au bénéfice d'une veuve d'un de leurs membres.

Le concert sera suivi d'une TOMBOLA de livres. On peut se procurer des cartes à l'avance au prix de 25 centimes, chez A. DELWART, café Brésilien, à Charleroi ville-haute et chez Florent Louvriér. On commencera à 5 heures du soir. Des places seront réservées aux dames.

N. B. — La carte d'entrée portera le n° de la tombola.

Communication de la Section de Dison.

Sachant que plusieurs personnes hésitent à prendre un abonnement au journal le *Mirabeau*, (tout en étant bien partisan des idées qu'il préconise,) la section voulant remédier à cet inconvénient se charge de recueillir dans sa localité les abonnements et faire remettre le journal à domicile au gré des intéressés par un de ses membres.

S'adresser au local, rue Haute, 2, au premier, les mercredis et samedis de chaque semaine de 8 à 10 heures du soir.

Cercle d'Etudes et de Propagande socialistes de Liège.

Réunion tous les LUNDIS à huit heures du soir, au Café du Grand Cerf, rue Féronstrée, 64, Liège.

Gérant responsable. Th. BRANDENBERG, rue des Franchimontois-Andrimont.

Spa, imp. J. Goffin fils.